

**URSULA
HEGI**

**TRUDI
LA NAINÉ**

GALAADE ÉDITIONS

ROMAN

Extrait de la publication

« Enfant, Trudi Montag croyait que chaque être humain savait ce qui se passait dans la tête des autres. »

Trudi Montag vit à Burgdorf près de Düsseldorf. Trudi est naine. Souvent seule, sujette à mille et une brimades, elle passe son temps à observer ceux qui ne la voient pas.

Trudi raconte les autres, jour après jour, dans leurs secrets les plus sombres et les plus inavouables. Au fur et à mesure que s'accroît le pouvoir d'Hitler, elle nous dit ce que chacun choisit de se rappeler ou d'oublier. La résistance à la barbarie pour les uns, le mensonge et la compromission pour les autres.

De la défaite de 1918 jusqu'au silence collectif sous le nazisme, c'est tout un pan de l'histoire allemande qu'évoque Ursula Hegi au fil d'une narration éblouissante et audacieuse.

Née en 1946 en RFA, Ursula Hegi passe sa jeunesse en Allemagne avant de partir, à dix-huit ans, aux États-Unis. Critique littéraire pour le *New York Times*, le *Los Angeles Times* et le *Washington Post*, Ursula Hegi a reçu, depuis la parution de son premier roman *Intuitions* en 1981, de nombreux prix littéraires américains. *Trudi la naine*, sélectionné en 1994 pour le prix Pen Faulkner, est son premier livre traduit en français.

**URSULA
HEGI**

TRUDI LA NAINÉ

ROMAN

**TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS)
PAR CLÉMENT BAUDE**

**OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE**

GALAADE ÉDITIONS

SOMMAIRE

1
191-1918
P. 11

2
1918-1919
P. 41

3
1919-1920
P. 71

4
1920-1921
P. 101

5
1921-1923
P. 131

6
1923-1929
P. 165

7
1929-1933
P. 195

8
1933
P. 225

9
1934
P. 255

10
1934-1938
P. 287

11
1938
P. 315

12
1939-1941
P. 343

13
1941-1942
P. 375

14
1942
P. 405

15
1942
P. 433

16
1942
P. 465

17
1943
P. 497

18
1943-1945
P. 533

19
1945-1946
P. 567

20
1946-1949
P. 601

21
1949-1952
P. 635

REMERCIEMENTS
P. 665

NOTES DU TRADUCTEUR
P. 666

L'AUTEUR
667

© URSULA HEGI, 1994

TITRE ORIGINAL : STONES FROM THE RIVER

ÉDITEUR ORIGINAL : POSEIDON PRESS

ISBN ORIGINAL : 0-671-78075-1

© GALAADE ÉDITIONS, 2007, POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

ISBN : 978-2-35176-037-6

ISBN PDF : 978-2-35176-205-9

ISBN E-BOOK : 978-2-35176-206-6

CRÉDIT PHOTO : GORDON GAGLIANO

GALAADE ÉDITIONS - 43 RUE DES CLOÏS 75018 PARIS

WWW.GALAADE.COM

Pour Gordon.

1

1915-1918

Enfant, Trudi Montag croyait que chaque être humain savait ce qui se passait dans la tête des autres. C'était avant qu'elle comprenne en quoi sa différence faisait sa force. Et son angoisse. En quoi, aussi, c'était un péché que de pester contre un Dieu impuissant. Mais avant cela, pendant de longues années, elle avait prié pour pouvoir grandir.

Tous les soirs, elle s'endormait en priant pour que, pendant son sommeil, son corps s'allonge et grandisse jusqu'à égaler en taille celui des autres filles de Burgdorf. Pas forcément la taille des plus grandes, comme Eva Rosen, qui allait devenir, un temps, sa meilleure amie à l'école ; non, simplement un corps avec des jambes et des bras normaux, ainsi qu'une petite tête bien proportionnée. Pour plaider sa cause auprès de Dieu, Trudi se suspendait au linteau des portes avec les doigts, jusqu'à ce que ceux-ci s'engourdissent, persuadée qu'elle était de sentir ses os s'allonger ; bien des soirs, elle enroulait sur sa tête deux foulards en soie appartenant à sa mère – l'un autour du front, l'autre noué sous le menton – pour empêcher sa tête de grossir.

Dieu sait combien elle priait... Et chaque matin, constatant que ses bras étaient encore courts et que ses jambes n'atteignaient toujours pas le sol quand elle s'asseyait au bord du lit,

Trudi se disait qu'elle n'avait pas assez prié, ou bien que le moment n'était pas encore venu. Alors elle continuait de prier, d'espérer et de croire que, à condition d'être patiente, toutes les prières finissent par être exaucées.

Patience et obéissance, notions presque inséparables, et dont l'apprentissage commençait dès les tout premiers pas : on apprenait à obéir à ses parents et aux autres adultes, puis à son église, à ses maîtres d'école, à son gouvernement. Les actes de désobéissance étaient punis, sévèrement, promptement : un coup de règle sur les phalanges, trois rosaires à réciter et l'enfermement jusqu'à nouvel ordre.

Une fois adulte, Trudi mépriserait les imbéciles qui passaient leur temps à attendre à genoux dans les églises. Mais, petite fille, elle allait à la messe tous les dimanches et chantait dans la chorale. Les jours de semaine, en revenant de l'école, elle faisait parfois un petit détour par l'église Saint-Martin, trouvant un vrai réconfort dans l'odeur sainte de l'encens et murmurant ses prières aux saints de plâtre qui jalonnaient chaque côté de la nef : près du confessionnal, saint Pierre, le sourcil perpétuellement levé, comme pour montrer qu'il avait entendu tous les péchés des habitants de Burgdorf murmurés à l'oreille des générations successives de prêtres blasés ; sainte Agnès, avec ses yeux tristes tournés vers le ciel et ses doigts accrochés à sa poitrine, pour se protéger des nouvelles et innombrables attaques dont sa pureté faisait l'objet ; et saint Étienne, un tas de cailloux couleur chocolat masquant ses pieds – à l'exception d'un orteil plâtreux –, ses bras en sang écartés comme pour implorer ses ennemis de lui jeter des pierres toujours plus grosses, donc de lui assurer le salut éternel.

Trudi les supplia tous, et son corps grandit. Mais, comme si ses prières s'étaient soudain transformées en une farce sinistre, son corps ne poussa pas vers le haut, tel qu'elle l'avait espéré sans jamais le préciser clairement, mais en largeur, jusqu'à lui donner des bras aussi épais que ceux de M. Immers, le boucher, et une mâchoire aussi puissante que celle de Mme Weiler, la femme qui tenait l'épicerie d'à côté.

Trudi avait déjà compris que prier pour une chose ne la

faisait pas arriver pour autant, que ce n'était qu'une prière, et que Dieu-le-magicien n'existait pas, qu'elle ne grandirait plus jamais, qu'il lui faudrait affronter toute seule les malheurs de la vie, jusqu'à son dernier souffle. Tout cela, elle le comprit avec une clarté qui la glaça jusqu'à la moelle en ce dimanche d'avril 1929, dans la grange des Braunmeier, lorsque le cercle des garçons se referma autour d'elle – ces garçons qui lui écartèrent les jambes et l'âme jusqu'à ce qu'elle ait l'impression que la morve qui couvrait son visage lui resterait tout le temps, figeant sa chair comme du blanc d'œuf séché – et qu'elle se vit à la fois très vieille femme et nourrisson, comme si le passé et l'avenir se tenaient aux deux extrémités d'un élastique tendu qu'on aurait relâché un bref instant, sa vie entière – chaque seconde qu'elle avait vécue et qu'elle vivrait – s'enroulant sur elle-même et venant se montrer dans cette grange, à cet instant précis. Elle sut qu'elle aurait ce genre de visions encore à de nombreuses reprises : elle se vit en train d'extraire sa mère de sa tanière sous la maison, de défoncer un pan du mur de pierre dans la cave et de creuser un tunnel secret vers la maison des Blau, de caresser des deux mains le dos de son amant et de sentir l'ovale délicat de ses poils dans le bas de son dos, tandis que le ciel nocturne tourbillonnait autour d'eux, de reculer devant les flammes qui jaillissaient des fenêtres brisées de la synagogue et qui arrosaient l'école et le Theresienheim d'étincelles de la même couleur que l'étoile de David en tissu que son amie Eva Rosen devrait un jour porter sur son manteau.

Après la naissance de Trudi Montag, sa mère refusa de la toucher pendant de longs mois. Grâce à des bribes d'on-dit, la petite fille comprendrait plus tard que sa mère avait jeté un coup d'œil sur elle et couvert son visage, comme pour dissiper l'image de cette enfant aux membres courts et à la tête un peu trop grosse. La question qu'avait posée Mme Weiler, plongeant son regard dans le landau en osier, n'avait pas arrangé les choses : « Est-ce que cette enfant a de l'eau dans la tête ? »

Les yeux de Trudi avaient l'air plus vieux que ceux des autres bébés, comme s'ils avaient vu autant de choses qu'un vieillard. Les femmes du quartier se relayaient pour la maintenir propre et en vie. C'étaient elles qui brossaient ses cheveux blond argent pour former une houpette qu'elles fixaient ensuite avec un peu de miel de pin ; elles qui faisaient bouillir du lait de chèvre et le lui donnaient dans une bouteille ; elles encore qui faisaient des messes basses en comparant la silhouette de l'enfant à celle des leurs ; elles toujours qui s'asseyaient à côté du lit de la mère de Trudi et veillaient sur son sommeil agité chaque fois qu'on la ramenait après qu'elle s'était enfuie de sa maison de Schreberstrasse.

C'était l'été 1915, et la ville appartenait entièrement aux femmes. Leurs maris se battant depuis un an sur le front oriental, elles avaient réappris à ouvrir les agrafes les plus retorses de leurs corsets couleur saumon, s'étaient habituées à devoir prendre des décisions – par exemple, quelles réparations entreprendre elles-mêmes et quelles autres laisser pour après la guerre ; elles continuaient de balayer devant leurs portes et de rappeler à leurs enfants qu'ils devaient travailler leur piano ; elles persuadèrent le père Schüller d'inviter un vieux champion d'échecs, habitant Cologne, à venir donner des leçons aux enfants pendant toute une semaine après l'année scolaire ; elles refusaient d'imaginer les visages de leurs maris enfouis sous la terre lorsqu'elles arrosaient les tombes de leurs aïeux. Parfois, quand elles surmontaient la faim et leur dégoût des navets, devenus leur principale nourriture, elles s'étonnaient de voir tout autour d'elles les plaisirs de la vie se poursuivre, comme si la guerre n'existait pas : les cerisiers et les pommiers en fleurs, le chant des oiseaux, les rires de leurs enfants.

Dans cette petite ville engoncée dans ses traditions pluriséculaires, il n'y avait jamais de place pour les femmes célibataires, soit prises en pitié, soit victimes des ragots. Mais la guerre vint tout bouleverser. Sans les hommes, la frontière entre femmes célibataires et femmes mariées se brouilla : du jour au lendemain, elles furent plus proches que différentes les unes des autres. Désormais, on ne les respecta plus eu

égard à la position de leurs maris, mais pour leurs propres talents.

Cela, les vieilles veuves l'avaient compris depuis déjà fort longtemps. Même si c'étaient elles qui régnaient vraiment sur la ville, elles avaient été assez sages pour n'en rien dire. Elles dessinaient les frontières de la communauté grâce à la chaîne invisible de leurs mains attachées les unes aux autres, délivrant conseil à leurs enfants et racontant de vieilles légendes à leurs petits-enfants comme si personne ne les avait jamais racontées.

Elles se méfiaient des quelques hommes restés à Burgdorf, sur lesquels elles n'arrêtaient de dauber, comme cet Emil Hespig, talentueux athlète qui dirigeait le club de gymnastique tout en prétendant être inapte au service militaire pour cause de poumons fragiles, ou encore Herbert Braunmeier, qui rappelait sans cesse que jamais personne ne pourrait s'occuper de sa ferme laitière. Égoïstes, disaient les vieilles femmes. En revanche elles choyaient les blessés de guerre, comme Leo Montag, le premier soldat à être revenu du front. Elles lui tricotèrent des gilets de laine et piochèrent dans leurs maigres réserves des conserves de prunes pour l'aider à guérir.

Deux mois après la bataille de Tannenberg, en octobre 1914, Leo Montag était arrivé à Burgdorf en claudiquant, un disque d'acier en guise de rotule gauche, et vêtu d'un long manteau en poil de phoque, jadis propriété d'un prisonnier russe. Ce fut sur ce grand manteau de fourrure argentée, jeté par terre entre les rayonnages de la bibliothèque payante, fermée à la hâte pour l'occasion, que Trudi Montag fut conçue, l'après-midi même du retour de son père. Il n'avait été absent que quelques mois, mais ce jour-là il étreignit sa femme comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des siècles. Le visage de Gertrud, qui prenait souvent un air fiévreux sitôt que son esprit s'agitait, fut diaphane et magnifique à la fois, et elle éclata de rire et de larmes en serrant son homme contre elle. Les habitants de Burgdorf disaient qu'elle absorbait les joies et les peines des autres comme s'il s'agissait des siennes.

La plupart des gens convenaient que ça ne lui ressemblait pas de refuser son propre enfant. Et de fuir de chez elle.

D'autres, plus rares, affirmaient au contraire avoir aperçu en elle cette lueur de folie bien avant qu'elle ne s'embrase. Ils évoquaient alors ce fameux été, celui de ses quatre ans, où elle n'avait plus parlé pendant toute une année, et ils se rappelaient entre eux sa première communion, quand elle avait refusé d'ouvrir la bouche pour recevoir l'hostie, laissant les autres enfants pester au pied de l'autel en attendant que le prêtre accepte finalement de l'absoudre des péchés qui s'étaient accumulés en elle depuis sa dernière confession.

Trois jours après la naissance de Trudi, Gertrud s'enfuit de sa chambre et des pleurs du nourrisson. Ses seins étaient meurtris à force de ne pas donner leur lait. Lorsque le père Schüler l'avait retrouvée derrière l'église Saint-Martin, les bras écartés devant la porte de la sacristie comme pour lui en barrer l'entrée, le sang qui s'était vidé de sa matrice avait déjà bien fleuri sa chemise de nuit en batiste. Sans perdre une seconde, le prêtre se signa, comme s'il s'était senti obligé d'imiter la posture de Gertrud. Alors qu'il essayait de lui faire lâcher la porte et de la pousser dans la sacristie pour lui épargner une honte publique, un des enfants de chœur s'en alla chercher le père de Trudi, qui parcourut en boitant les deux pâtés de maisons séparant de l'église sa bibliothèque payante, où les gens de Burgdorf continuaient d'emprunter les mêmes mauvais romans à l'eau de rose et les mêmes histoires policières que le père Schüler ne cessait de condamner dans ses sermons dominicaux.

Leo Montag couvrit sa femme d'une nappe d'autel et la ramena à la maison. Son sang s'étant infiltré dans la dentelle ancienne, malgré tous les efforts de la bonne du prêtre pour tremper le linge dans l'eau salée, les taches se fixèrent sur le tissu en de petites auréoles roses. Mais très vite, Gertrud reparut à la porte de la sacristie. Correctement habillée cette fois-ci, pensa d'abord le prêtre en la trouvant vêtue de sa robe en laine et du cardigan gris de son mari, quand bien même l'air était humide et beaucoup trop chaud à son goût. Il sentit immédiatement couler sur son torse et sous ses parties intimes cette sueur qu'il détestait mais était incapable de retenir, à moins d'y saupoudrer du talc, qui laissait des anneaux blan-

châtres sur ses vêtements et une trace de poussière crayeuse sur le dessus de ses chaussures.

Le prêtre – dont le visage rond, la première fois que vous le rencontriez, semblait annoncer un corps lourd – se tint à distance raisonnable de Gertrud Montag, son corps maigre penché vers elle. Des pigeons picoraient autour de ses pieds, mais ils s'égaillèrent dès qu'il mit la main dans sa poche pour y démêler son mouchoir et son rosaire. Il s'essuya le cou.

« Qu'est-ce que vous venez faire là ? » demanda-t-il.

Elle leva les yeux pour suivre une cigogne blanche qui survolait paresseusement le marché en plein air et se dirigeait vers le toit de la mairie, ses longues pattes pédalant sur les tuiles en brique avant de se poser près de la cheminée. À quelque distance de là, les fenêtres ouvertes d'une boulangerie laissaient s'échapper une odeur de levure, l'odeur du pain chaud. Deux teckels jappaient derrière les sabots d'un cheval qui appartenait au chiffonnier.

« Qu'est-ce que vous venez faire là ? » répéta le prêtre.

Mais elle ne répondit rien, cette grande femme aux yeux de braise qui le transperçaient de part en part. Parce qu'il ne savait pas quoi faire et qu'il aimait à se considérer comme un homme bienveillant, le prêtre bénit Gertrud Montag de la même manière qu'il aurait administré les derniers sacrements à un mourant. Voyant que son geste ne faisait aucun effet, il lui annonça qu'il l'absolvait de tous ses péchés. Car après tout, cela l'avait déjà apaisée une fois, le jour de sa première communion. Tout en regardant derrière lui par crainte de voir surgir le mari gentil mais étonné, il lui pardonna même – sans le savoir – le seul péché qu'elle ne se pardonnerait jamais elle-même.

Longtemps après que ses seins eurent cessé de donner du lait, Gertrud Montag continuait de fuguer, mais elle ne se cachait pas toujours derrière l'église. Parfois elle se posait dans la haie de lilas qui longeait l'arrière de la maison des Eberhardt. Renate Eberhardt possédait le jardin le plus luxuriant de tout Burgdorf : les gueules-de-loup, les roses, les géraniums et les marguerites y poussaient en abondance

comme autant de grosses taches de couleur désordonnées – contrairement à la plupart des autres jardins –, et un magnifique poirier y donnait des fruits jaune doré. Elle laissait Gertrud cueillir ses fleurs et en faire un bouquet, avant de la raccompagner chez elle et de la border dans son lit, posant ses doigts frais sur son front rougi. Le cou gracile de Renate semblait trop long pour supporter les lourdes nattes qu'elle s'attachait autour de la tête.

La cachette préférée de Gertrud se situait sous la partie élevée de sa maison. Celle-ci était construite contre une petite butte, affleurant côté rue, où se trouvait l'entrée de la bibliothèque, et dressée côté jardin sur de vieux piliers en bois et pierres grises mêlés. Près de l'entrée de cette cachette était accroché le râtelier où Leo posait son râteau en bambou et ses pelles de jardinier. Derrière, il y avait un endroit où des insectes noirs à la carapace dure se fondaient dans l'obscurité et où des toiles d'araignées fines comme de la dentelle pendaient aux chevrons, agitées par un souffle bien trop ténu pour qu'un être humain puisse le sentir. Leo devait chaque fois ramper pour récupérer son épouse et la sortir de là, alors qu'elle entonnait des hymnes religieux et enfonçait ses pieds nus dans la terre, laissant de grosses empreintes sur le sol. Les muscles de ses mollets étaient tellement crispés que son mari devait ensuite les masser pour elle.

D'autres fois, il ne la retrouvait pas. Il fermait alors à clé la bibliothèque où elle travaillait avec lui avant la naissance de Trudi et il enfourchait sa bicyclette – il pédalait avec sa jambe droite et tenait sa jambe blessée toute roide. Il écumait les rues autour de l'église, puis toute la ville, Römerstrasse, le champ de foire, le long de Barbarossastrasse et vers le Rhin, plus exactement le grand pré entre la digue et le fleuve, où Gertrud et lui, encore enfants, faisaient voler leurs cerfs-volants.

De temps en temps il la retrouvait, mais le plus souvent elle revenait toute seule, ses cheveux noirs tout emmêlés et sentant l'eau du fleuve ou les champs de blé qui entouraient la ville. Il sortait de sa poche de chemise un peigne, puis, tenant doucement sa femme d'un bras, passait les dents du

peigne dans les nœuds de ses cheveux. Un dimanche, dans les bois situés près du moulin, il déterra un jeune châtaignier et le donna en cadeau à Gertrud, en lui disant que cet arbre la maintiendrait à la maison. Il l'aida à le replanter juste devant la bibliothèque. Le lendemain matin, pourtant, Gertrud disparut de nouveau, ramenée un peu plus tard par deux bonnes sœurs.

Pour l'épuiser, Leo décida d'emmener sa femme dans de longues excursions, plutôt que leur promenade quotidienne de midi, dès qu'il fermait la bibliothèque ; mais elle se mettait à courir loin devant lui, le laissant à la peine entre sa patte folle et le landau du bébé. Il cueillait aussi des touffes de camomille et, avec les fleurs, lui concoctait des tisanes pour la calmer – cette femme qu'il avait connue quand ils étaient tous deux enfants, cette femme qui avait un jour de plus que lui. Même si la chose était peu commune parmi les couples mariés, le fait qu'ils eussent le même âge lui avait toujours plu. La plupart des hommes mariés qu'il connaissait étaient un peu plus âgés que leurs femmes, et il ne pouvait pas s'imaginer une seule seconde épouser une personne avec laquelle il n'aurait pas grandi.

Le soir, il enveloppait Gertrud de ses bras et de ses jambes pour essayer de la rassurer, mais elle se contentait de rire, d'un rire bizarre et fou qui lui glaçait l'aine ; bien que leurs deux peaux fussent collées l'une contre l'autre, les organes génitaux de Leo se rétractaient : il ne pouvait la tenir autrement que comme une sœur.

Avant la naissance de leur fille, Gertrud s'adonnait à ses activités, dans la maison comme à la bibliothèque, avec bonheur et légèreté. Maintenant, elle ne se déplaçait plus que bruyamment et brusquement. Quand elle se rendait au marché, elle oubliait ce qu'elle devait y acheter ; en nettoyant le fourneau de la cuisine ou le poêle en céramique verte logé dans le mur qui séparait le salon de la salle à manger, elle renversait les cendres partout.

Un matin de septembre, alors que Leo, réveillé avant elle, contemplait son visage calme, il y vit la même expression que jadis et crut dur comme fer qu'elle redeviendrait la même qu'avant, qu'elle était enfin prête à être la mère de leur fille.

Relevant le léger édredon de plume, il se leva et enfila son plus bel habit, bien qu'on fût en semaine. Il alla chercher sa fille chez Mme Abramowitz, de l'autre côté de la rue – l'avant-veille, elle avait dormi dans la maison de Mme Blau, contiguë à la leur –, mais, au lieu de l'installer dans son berceau, comme d'habitude loin des regards de sa mère, il s'assit avec l'enfant au bord du lit.

Trudi était le premier bébé qu'il tenait dans ses bras, et il ne lui semblait pas très différent des autres nourrissons qu'il avait toujours observés à bonne distance. En plongeant son regard dans ses yeux pleins de sagesse, il s'étonna de voir qu'entre sa femme et lui, deux corps grands et anguleux, la petite fille ressemblait à un galet – rond et solide. Elle avait la même couleur de cheveux que lui, le même menton fort et le même grand front. Sa langue venait toquer contre sa lèvre supérieure, comme si elle voulait attraper quelque nourriture, formant une minuscule bulle de salive translucide. Il la laissa lui sucer le petit doigt, surpris par la force de sa langue et de ses gencives. Les rideaux en dentelle ondulaient devant la fenêtre grande ouverte et, dans la lumière du matin, le bois des meubles bruns prenait la couleur du miel. Lorsqu'il sentit contre son ongle la courbe du palais de Trudi, il retourna doucement son doigt sur le côté afin qu'elle ne se blesse pas.

« Regarde-la, Gertrud, dit-il au moment où sa femme ouvrit les yeux et se redressa, tout étonnée. Regarde-la, tout simplement. S'il te plaît. »

Mais sa femme, dont le nom, comme il avait été décidé pendant la grossesse, avait inspiré celui de l'enfant, ferma les yeux et détourna brusquement la tête.

Installée depuis maintenant trois générations, la bibliothèque donnait de quoi vivre à la famille Montag, y compris pendant les années maigres de la guerre, car les gens donnaient du charbon, de la nourriture ou des vêtements en échange de livres aux couleurs éclatantes qui leur permettaient de connaître dans leurs tristes foyers d'autres aventures que celle qu'ils vivaient au jour le jour – cette aventure grisâtre qui avait pour noms la guerre, la pauvreté, la peur.

Vous pouviez aussi acheter du tabac, à la bibliothèque. Des boîtes à cigares en bois et des casiers de verre contenant neuf sortes de tabac étaient installés au bout du grand guichet, tout près du registre dans lequel Leo Montag consignait tous les titres de sa bibliothèque, une page pour chacun. Sous le titre, la longueur de la colonne où étaient inscrits les noms des clients permettait de mesurer efficacement la popularité d'un ouvrage.

D'un côté comme de l'autre, la maison des Montag touchait presque les bâtiments adjacents – la maison des Weiler à gauche, à droite celle des Blau. M. Blau était un tailleur à la retraite et Mme Weiler tenait l'épicerie du coin. Les façades de ces trois maisons étroites étaient en stuc blanc, avec une rangée de briques sous les fenêtres et au-dessus des grandes portes d'entrée. Les fondations avaient été construites à partir de ces grandes pierres lisses que formait le lit du Rhin. La plupart des autres boutiques et commerces de Burgdorf étaient concentrés dans les rues proches de la place de l'église : la boulangerie Hansen et le salon de beauté, la quincaillerie et le magasin de mode, les deux tavernes et le marché en plein air.

Les Weiler avaient un fils, Georg, conçu la veille du départ de son père pour le front de l'est. Déjà en âge d'avoir des petits-enfants au moment où elle accoucha de Georg, Mme Weiler avait un grand visage, des yeux globuleux et tristes, et l'air souvent surexcitée, comme angoissée à l'idée de ne pas pouvoir accomplir toutes ses tâches de la journée. Elle n'avait jamais pardonné à son fils de ne pas être une fille, et elle essayait encore de rattraper cette erreur en lui faisant porter des sarraus et en refusant de lui couper les cheveux.

Les enfants des Blau, quant à eux, étaient déjà grands. Margret et sa famille louaient un appartement près de la chapelle et Stefan Blau, qui était parti pour l'Amérique quand il était petit, n'était revenu à Burgdorf qu'une seule fois, en 1911, pour épouser Helene, la sœur de Leo Montag, et repartir avec elle – c'était son troisième mariage, ses deux épouses précédentes étant mortes en couches. Depuis quelque temps, Leo regrettait que sa sœur ne fût pas restée auprès de lui et

de Gertrud. Car elle aurait su convaincre celle-ci d'accepter son enfant. Mais Helene vivait à des milliers de kilomètres de là, elle avait désormais trois beaux-enfants ainsi qu'un enfant à elle.

Si la bibliothèque, la cuisine et le salon, avec son piano au centre, occupaient l'étage principal de leur maison, les Montag avaient leurs chambres à coucher au premier. Le second étage était occupé par une pièce de couture, avec un papier peint à fleurs et une toute petite fenêtre ; c'est là que Leo enfermait sa femme pour la maintenir à l'abri chaque fois qu'elle se mettait à se déshabiller pour faire plaisir aux anges. La première fois, cela s'était produit pendant la messe du dimanche. Assis entre deux vieillards, Leo avait eu beau voir le prêtre en train de prêcher du haut de sa chaire, il n'avait pas écouté ce qu'il disait, attiré qu'il avait été par la manière dont la lumière – malgré la pluie qui tombait dehors – étincelait à travers les vitraux pour former des étoiles bleues, violettes et dorées, comme s'il faisait soleil. Il n'avait même pas remarqué que la robe de Gertrud était déboutonnée, jusqu'à ce que le prêtre s'interrompe en plein milieu d'une phrase et, tendant son bras décharné vers le banc des femmes, incite toute l'assistance à regarder Gertrud, un long moment, un moment interminable. Finalement, Mme Eberhardt, agenouillée sur le banc derrière Gertrud, jeta son manteau sur ses épaules.

La fois suivante, Gertrud ne s'était pas fait attraper aussi vite : elle s'était volatilisée pendant que le marchand de glace livrait sa marchandise chez les Montag. Après avoir payé, Leo avait regardé la charrette du marchand s'en aller, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il avait vu sa femme marcher vers le fond de Schreberstrasse, toute nue, la tête haute. Il avait saisi une serviette de table à carreaux blancs et rouges et avait couru pour la rattraper.

Depuis lors, tous les matins, avant d'ouvrir la bibliothèque, il lui préparait un verre de jus de carotte, boisson qu'elle adorait, lui coupait un quartier de pomme et se démenait pour la faire monter dans la pièce de couture et l'y enfermer. Pour lui faire plaisir, il accrocha un petit miroir doré qu'elle avait un jour admiré dans le salon des Abramowitz. Eux-